

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE

14, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Republicain du soir

REDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. : CENTRAL 80-62

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Quelques Notes de Frais

On va faire des économies. On s'a-perçoit — mieux vaut tard que jamais — que nous allons un peu fort sur la pente des dilapidations. Que du haut en bas de l'échelle sociale et militaire, sur les traverses dorées du sommet comme sur les bâtons rugueux de l'extrémité inférieure, l'argent que l'on tire d'une poche qui n'est pas cousue à son propre pantalon file un peu vite par les mille canaux d'un je m'enfichisme princier — ce qui veut dire aux frais de la princesse.

On sème à tout vent pour ne récolter que des chardons. Et si, le sarcelier ou la trique en main, vous vous proposez un émondage sérieux, l'inextricabilité des obstacles vous a bientôt rebuté.

Et allez donc, ce n'est pas mon « péze », dirait Gavroche. Pourtant c'est le nôtre.

Nous consentons à l'abandonner, sans hésitation, à la défense nationale, mais non pas à la prodigalité individuelle.

Et, cependant, si, nous le tolérons, ce gaspillage, par notre silence même et par notre inertie.

La guerre — est-ce bien la guerre ? — nous a forgé une mentalité d'apathe indurée que n'indignent plus les pires fantaisies.

Chaque jour nous touchons du doigt quelque nouvel exemple de l'incohérence qui nous entoure, mais notre doigt est anesthésié.

Les pouvoirs publics, parce qu'ils sont trop publics et pas assez pouvoirs, restent désarmés dans leur impuissance. Savent-ils ce qui se passe ? Non, ils savent seulement qu'il se passe quelque chose. Et le temps leur manque pour rechercher quoi.

Vient-on quelques précisions qui éclaireront d'un jour — hélas ! pas nouveau, — ce gouffre déjà si lumineux où se précipitent quotidiennement les deniers précieux de notre épargne ?

A l'arrière du front le relâchement de surveillance active le gâchis au delà de toute limite.

Lorsqu'un service de boucherie est installé dans un pays, c'est l'aubaine imprévue pour tous les habitants. Les « débris » des bêtes, dont le civil sait apprécier la délicatesse, les cervelles, rizi de veau, et autres morceaux de choix, sont réglementairement négligés.

Le règlement n'est pas gastronomique. C'est tout profit pour le village où nombre de gens vivent à bon marché.

Il arrive couramment, au surplus, que des quartiers complets de bœuf attendent, supplémentairement, pour être distribués, des estomacs problématiques.

Hélas ! Que j'en ai vu se nourrir de jeunes filles, hommes, femmes, enfants, avec cette viande rachetée par le boucher du lieu toute débitée, à un prix défiant la concurrence — et le bon sens, et la tolérance — dont le montant est empêché par quelques soldats complices.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

Après le court passage d'un état-major de division, soit deux cents hommes à peine, je sais une même famille qui eut la bonne fortune d'hériter, pour elle seule, de dix kilos de café, autant de viande, plusieurs livres de sucre, quarante boules de pain... je vous fais grâce du reste.

Mais ceci n'est rien. Voici pire ! La place entière de la Mairie avait été arrosée — pourquoi ? mystère et distractions ! — d'excellente essence minérale dont les moteurs se fussent avidement régalez.

Car c'est là l'effarant. Le gaspillage de l'essence — et des pneus.

Ah ! les plaisirs de l'automobile. On ne s'imagine pas à quel point on les apprécie dans les services de l'arrière. C'est fait pour rouler, n'est-ce pas ? Et la satisfaction se double, puisqu'on roule en même temps l'état.

Le bureau de tabac du « patelin » où vous vous encroûtez ne possède pas les fines cigarettes dont vous êtes amateur ?

Un tour de manivelle et l'on part... en cherchant un paquet à quinze kilomètres. Le lieutenant vous a dit lui-même : « Vous me rapporterez du Levant. »

L'apéritif est bien supérieur à deux ou trois lieues de distance. Le soleil brille. On s'ennuie ferme. Bah ! ça nous fera une balade. On s'installe dans le café. On s'essaye au billard. Deux heures passent. On n'a pas coupé l'allumage : on ne devait rester que cinq minutes.

Un matin, se sont amenés, dans le petit pays où je séjourne, trois camions automobiles trois, vous entendez ? et des camions, pas des voitures légères — pour quérir deux cents kilos de pommes de terre — vous entendez encore ? deux cents kilos, c'est-à-dire le volume de deux sacs.

Ils s'étaient offerts à cette fin quarante kilomètres aller et retour.

Plus drôle — ou plus triste.

Sur une route nous croisons un camion automobile dont le conducteur a envie d'un lapin. Il nous interroge, comme si nous possédions cet article : — Croyez-vous, nous dit-il, qu'à X... (et il nous cite une commune située à quatre lieues), je trouverai ce qu'il me faut ?

Est-ce que vous payez le lapin de prix-là ? quatre heures d'essence, de pneus et d'huile au-dessus du cours normal.

Parlerai-je de ce sous-intendant qui mande à chaque instant par téléphone une voiture automobile garée à trente kilomètres de là, au dépôt (30 + 30 kilomètres en surplus par voyage) pour aller faire à cinq ou six kilomètres de très vagues réquisitions.

Arrêtons-nous ici. Les bornes, déjà, sont dépassées, et que de choses il resterait à crier.

Demandons simplement si c'est nous qui avons tort et si, en haut lieu, on se méfie de ces énormités toutes naturelles.

LA GUERRE

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Au cours de la nuit aucun événement important à signaler.

Entre larrons

Plaies et bosses

Rome, 25 décembre. — On mande d'Athènes à la Gazette del Popolo : « Une rixe sanglante a éclaté à Ustuk entre officiers allemands et bulgares. Dans un café de cette ville, à la suite d'une querelle, un officier allemand a sorti son revolver et a fait feu contre les Bulgares ; ceux-ci ont répondu vigoureusement et une véritable bataille s'est engagée dans le local où tout a été brisé. La lutte a duré longtemps et a fait plusieurs victimes ; deux officiers allemands et un officier bulgare ont été tués, deux officiers autrichiens ont été blessés grièvement ; les Bulgares ont eu deux morts et trois blessés et de nombreux contusionnés. Des soldats étaient accourus pour maintenir la foule hors du café. »

La Guerre en Albanie

Serbes et Bulgares combattent

Du correspondant du New York Herald : Rome, jeudi. — Je viens d'interviewer le prince Alexis Karageorgievitch, arrivé aujourd'hui à Rome avec sa femme, qui est Américaine. Tous deux ont traversé la Serbie et l'Albanie de prince m'a déclaré : « L'armée serbe occupe une nouvelle ligne qui traverse les montagnes albanaises, en passant de Scutari à San Giovanni di Medua, et de Scutari à Elbasan, et de Scutari à Valona, où elle rejoint les lignes italiennes. Les Serbes sont entrés en contact avec les Bulgares à l'est d'Elbasan, où la bataille fait rage depuis trois jours. Bien que l'armée serbe souffre beaucoup du manque de vivres, son moral est excellent. A chaque bivouac nous avons entendu les soldats chanter avec enthousiasme l'hymne national. Le génie serbe a déjà ouvert à travers l'Alba-

L'Épopée d'un Forçat

Il capture un colonel prussien et reçoit une glorieuse blessure

SA RÉCOMPENSE : LE RETOUR AU BAGNE !

Ce fut une des épopées les plus sublimes, de la guerre du Droit. Sous la rafale de mitraille vomie par les canons prussiens, 4.500 héros appartenant au 1^{er} régiment de chasseurs accomplirent des prodiges de vaillance et de courage. Ils s'emparent de la Targette. Continuant leur route splendide, ils arrachèrent à l'ennemi une dizaine de kilomètres de tranchées.

Atteints par les obus et nos 75, la rage au cœur, ils durent abandonner la marche victorieuse.

Ces héros — vous l'avez deviné — c'étaient les gars de la Légion.

Parmi ces braves garçons qui se couvrirent de gloire le 1^{er} mai, à la bataille de Carency, il y en eut un qui se distingua particulièrement par son intrépidité et son insouciance du danger.

Parti de Bayonne avec son régiment, ce soldat avait réussi à conquérir l'estime de ses chefs et l'amitié de tous ses camarades. Très intelligent, il obtint rapidement un premier galon de lieutenant.

Comme Elcheverry, ce commandant Loisy, ayant été nommé à la tête d'un autre bataillon, le fit remplacer pour pouvoir le conserver avec lui. Ses origines ? Nul ne le savait. D'ailleurs, on est discret à la Légion, commandant de toutes les misères anonymes et de toutes les vaillances anonymes.

Cet homme possédait de rares qualités d'endurance. Gravement malade, épuisé par la fièvre, il suppliait le médecin-major de ne pas l'évacuer. Lorsqu'il fut guéri, ce gaillard — il a 1 m. 80 — réclama la faveur de monter la garde à la place de ses camarades, dans le secteur de Champagne, près du moulin de Sillery, il monta la garde toute une journée sous le bombardement.

Son commandant le prit par le bras et l'obligea, de force, à s'établir dans un boyau.

Cet exploit ne lui suffit pas. Grisé par le succès, il s'élança avec une douzaine d'hommes à l'assaut d'une maison. L'ennemi résista. Un combat s'engagea à coups de grenades. C'est encore la Légion qui triompha. Bientôt, dans une apothéose rougeoiante, le bâtiment explosa. Frappé par une balle, l'homme tombe en criant : Vive la France ! Malgré sa blessure, il se relève et essaie de retourner au combat. Son commandant lui dit : — Va te faire soigner à l'ambulance.

de l'excellentes doutes qui retiennent toutes les grandes villes à la côte.

Le roi Pierre réside à Avlona ; il a confié le commandement de l'armée à un général dont la compétence est indiscutée. La Serbie n'attend plus qu'un mouvement combiné des Alliés pour reprendre l'offensive et chaque homme est résolu à mourir plutôt que de tomber sous le joug allemand.

Aux portes de Grèce

L'ennemi masserait 650.000 hommes

Salonique, 24 décembre. — Si les informations nous font connaître la disposition des forces germaniques sur le territoire serbe jusqu'au Danube, à Lemberg, au front italien et ailleurs sont exactes, il est possible que les Allemands, les Turcs et les Bulgares aient maintenant 500.000 hommes disponibles. C'est une force qui n'est pas négligeable, même si l

AUX ÉCOUTES

Pour quelques sous

Je me suis promené au long des petites baraques. Nous les aimons ces petites maisons de bois, closes comme une génération spontanée de champignons. Nous les aimons surtout de souvenir. Elles sont intimement liées à nos vacances de Parisiens. Nous y avons traîné nos familles et malgré la pluie, le broutillard ou le froid, les avons suppliés pour... aller voir les petites baraques.

J'ai été voir les petites baraques, j'ai constaté que les gazettes caquettent de terrible façon, lorsqu'elles se plaignent de la vie chère.

Un peu de joie au front. — Le Comité international de secours et de protection dont l'énergique action contre les mercantis commença à se faire sentir, rappelle qu'il distribue des dons aux soldats pauvres ou sans famille. Les fêtes de Noël et du jour de l'An lui sont à ce point de vue une exceptionnelle occasion. Il fait donc un chaleureux appel au public pour recevoir à son siège social, 1, rue Boulevard Paris (XIV^e), les oboles de ceux qui veulent l'aider et surtout les dons en nature qu'il sera un plaisir de distribuer à nos braves dont le moins courageux de tous ignore comment on fait pour reculer.

Hervé voudrait-il l'insubordination ? Pour annoncer que la Guerre Sociale s'instillera à partir du 1^{er} janvier La Victoire, — décision qui a prise depuis plusieurs mois, — il a choisi le jour où l'Église catholique, apostolique et romaine, l'Église des moines espagnols et du Pape de la Paix, célèbre la fête de Sainte Victoire.

M. Watelet, 47, rue de la Montagne Sainte Geneviève, nous a envoyé un numéro gagnant de la Loterie des Épreuves de la Guerre organisée par le Syndicat de la Presse, n. 27.214 remboursable à cinq francs en marchandises.

Nous avons fait remettre ces marchandises à l'œuvre de la Journée du Polu.

Le rebouteux Sibuet, député de la Savoie, avait posé une question au Ministre de la Guerre qui présentait, à l'heure actuelle, le plus vil intérêt.

Il demandait si les mobilisés, officiers et soldats, peuvent porter ostensiblement des décorations civiles, telles que palmes académiques, inscriptions militaires, mérite agricole, etc.

Le général Gallieni vient de répondre à cette question par l'affirmative. Grâce au charlatan savoyard, la France sera sauvée puisque nos décorés de l'Intérieur auront le droit de porter ostensiblement, leurs palmes !

La Picardie organise une réunion avec projections lumineuses du front de Picardie, qui aura lieu le dimanche 26 décembre à 4 heures, salle du musée social, 5, rue Las Cases, Nord-Sud ; Solferino.

Le Secrétariat d'Etat est chargé par le Président de vous adresser réception de votre lettre du 2 novembre 1915, relative à la situation actuelle des Arméniens en Turquie et à l'attente prise à cet égard par le Gouvernement des Etats-Unis.

Le Secrétariat tient à établir en réponse que dès le début et de façon continue, l'Ambassadeur américain à Constantinople a fait des démarches au Gouvernement turc du sujet du traitement qui a été imposé aux Arméniens ; ces démarches ont été suivies de près par le Gouvernement turc et ont abouti à ce que le Gouvernement turc a donné des ordres qui ont modifié et tempéré à plusieurs degrés les ordres primitifs concernant la déportation des Arméniens.

L'Ambassadeur continuera ses bons offices en faveur des Arméniens, jusqu'à l'extrême limite compatible avec la neutralité que les Etats-Unis doivent observer envers l'Allemagne.

Le Secrétariat a récemment chargé l'Ambassadeur de notifier au Gouvernement turc que les récents changements de traitement subis par les Arméniens, ont fait naître dans le peuple américain des critiques unanimes et indignées qui pourraient finir par détruire les sentiments amicaux que la nation américaine nourrissait pour la Turquie.

LE "TIP" remplace le Beurro Augusto PELLERIN, 82, rue Rambuteau (145 le 1/2 h).

Groupes et Syndicats Parti républicain socialiste (Fédération de la Seine). — La Commission administrative se réunira demain dimanche 26 décembre à 10 heures 30 au matin, café du Tambour, 10, place de la Bastille, et tous les membres des groupes adhérents peuvent assister à la séance de la Commission, Ordre du jour : Propagande laïque, importantes décisions à prendre. Loyers.

Réunions de ce soir A 18 heures. — 136 Salpêtrière (94, boulevard Auguste Blanqui). A 20 heures 30. — 20, Châteauneuf (12, rue de la Montagne). — Boulogne-Billancourt (à la Coopérative).

Réunions de dimanche Syndicats A 8 heures 30. — Siège (2, rue St-Bernard). A 9 heures. — Bâtiment (salle des Commissions, 4, étage, B. du 1^{er}). — Terrassiers (salle des Commissions, 4, étage, B. du 1^{er}). — Mi-rouilliers-Viviers (4, étage, B. du 1^{er}, B. du 1^{er}). A 13 heures 30. — Poisseliers sur métaux (13, rue des Couronnes). A 15 heures. — Moteurs Nouveaux de Lille (33, rue Grange aux Belles).

Parti Socialiste Locataires A 15 heures. — Bondy (au Casino). A 19 heures. — 129, (183, rue Charenton). — 116, (13, rue Niepo), 15, (68, rue des Entrepreneurs). — 18, (11, rue Clignancourt). — 20, (54, rue Montfaucon). — St-Mandé (7, rue Jeanne d'Arc). — Montreuil (1, rue de la République). — Vitry (18, rue Erench-Chanva). A 19 heures. — Courvoisier (6, rue de l'Hotel de Ville). — 19 arr. (42, rue de Flandre). — Levallois (22, rue des Frères Herbert). — Vanves (25, rue de la Maltrie).

SAGE-FEMME Ancienne élève Maternité de la Pitié, ex-interne hôpital, reçoit pensionnaires toutes époques, 11, rue Jean-Léonard, Paris 13^e. Nord-Sud Maréchal.

Pour les Polius L'Européen, a ciné-concert, le concert établissement de la rue Biot, place Clichy, a décidé, durant les fêtes, de recevoir à demi-tarif, en matinée et en soirée, tous les militaires en uniforme.

Nous sommes heureux d'annoncer cette bonne nouvelle aux nombreux « polius » qui pourront ainsi, ainsi, aller se divertir aux aventures joyeuses de l'« Européen » et applaudir les meilleures vedettes du music-hall.

En Angleterre comme en France Nous découpons ceci dans le « Carnet de la Semaine » :

« Les partis réactionnaires emploient les mêmes moyens, bas et vils, dans tous les pays. Un exemple nous en est fourni par le procès que vient d'interdire Mrs Asquith, la femme du Premier Ministre anglais, contre un journal réactionnaire de Londres : le Globe.

« Ce journal, qui, on le rappelle, fut suspendu il y a quelques semaines, pour avoir donné comme exacte la fausse nouvelle de la démission de Lord Kitchener, dans le seul but — en commun en cela avec le Daily Mail, et le Times — de créer un mouvement d'opposition contre le Cabinet, depuis un an, mène une campagne acharnée contre « la femme d'un ministre anglais ». Bien qu'elle ne fut pas nommée, il était évident que l'attaque était dirigée contre Mrs Asquith.

« Cette campagne, pleine de calomnies de toutes sortes, affectant la femme, jusque dans sa vie la plus intime, l'accusant même de relations suivies avec des prisonniers allemands, dans le seul but d'atteindre le mari et de le couvrir d'opprobre, ne nous rappelle-t-elle pas certaines campagnes...

Autour d'Enver-le-Boche

Lorsque le maréchal von Mackensen organisa son expédition contre la Serbie, il appela son armée : « L'Armée d'Égypte ».

Par ce titre ambitieux, il entendait manifester aux Turcs, qui ne sont pas très entraînés par la politique d'Enver pacha, sa volonté de tenir le pacte signé par celui-ci et qui, en échange du concours des Ottomans apporté aux Allemands, donne à Mehmed V l'Égypte !

La Serbie vaincue, il faut donc maintenant partir à la conquête du présent du Nil !

Mais l'Allemagne prétend bien que cette conquête soit faite surtout par les Turcs eux-mêmes.

Et elle les organise en conséquence. Ah ! cette organisation et cette méthode allemande, tant louées du dehors, comme elles pèsent sur ceux du dedans.

Tant que les armées du Kaiser furent au-delà du Danube et les troupes franco-anglaises à Gallipoli, la fryannie de von Goltz, de Liman von Sanders et de leurs officiers, fut supportée sans trop d'impatience, malgré les grognements des Turcs non infodés à la clique d'Enver pacha.

Mais depuis que la tutelle de l'Allemagne est devenue tyrannique agissante, il n'en est plus ainsi.

Pour mettre sur pied toute l'armée ottomane, des prodiges d'énergie et de violence ont été nécessaires à ceux qui ont pris en mains l'avenir de la Turquie et le leur propre.

Et visiblement, malgré toutes les redondances de l'état-major prussien et des valets d'Enver pacha, la Turquie est déjà courbaturée.

Elle constate que peu à peu elle est devenue une simple colonie boche, qu'elle travaille uniquement pour les Boches, que les mirages égyptiens ou mésopotamiens sont entretenus avec...

droit d'appliquer aux seuls neutres, Américains ou Européens, sans modifier les traités douaniers.

Si nos amis anglais ne se rendaient pas à ces honnêtes raisons, ils ne pourraient pas trouver mauvais que leurs alliés, par une équitable réciprocité, leur appliquent des droits égaux à ceux dont ils les chargent.

Nous vous demandons alors de nous aider à obtenir du gouvernement et des Chambres françaises, que soit appliquée, par mesure de juste égalité la même taxe de 33 1/3 % sur les marchandises de luxe qui nous sont envoyées d'Outre-Matche.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, mes salutations distinguées.

G. LYON, Officier de la Légion d'honneur, Président de la Chambre Syndicale des Facteurs d'instruments de musique, Président de la Ligue Nationale anti-austro-allemande.

Secours aux Réfugiés La Fédération des Groupements Départementaux de secours aux réfugiés des régions envahies — ayant son siège, 19, rue Blanche, à Paris, — exerce son action centralisatrice, de contrôle et de répartition, pour venir en aide aux réfugiés secourus, par l'intermédiaire des Comités du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de Poise, de la Marne, des Ardennes, de la Meuse, Etendant son appel à la générosité publique, particulièrement et ce qui concerne les vêtements et le logement.

Pour nos Blessés Le Foyer du Blessé fait un pressant appel en faveur des blessés militaires en traitement dans les hôpitaux dépendant de l'Assistance Publique à Paris.

Comme l'année passée, à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An, le Foyer du Blessé compte sur la générosité des commerçants parisiens pour offrir à nos soldats une distribution de cadeaux, jouets, bibelots, etc., ou des friandises en supplément, bonbons, chocolat, etc. On ne saura jamais trop faire pour soulager ces modestes héros, surtout ceux qui ne peuvent quitter leur lit, ils sont cependant touchés par la même attention ; amis et reconfortés font à la fois, car ils apprennent le geste cordial et l'intention du donateur et y attachent plus de prix qu'un don lui-même.

Adressés directement les dons en nature ou les souscriptions en espèces, au siège de l'Œuvre, 2, rue Buffault à Paris, où une permanence est établie tous les jours non fériés de 4 heures à 6 heures.

VILLE DE PARIS RENOUVELLEMENT DES BONS MUNICIPAUX Échéances du 28 décembre 1915 au 2 mars 1916

Les porteurs de Bons municipaux, remboursables du 28 décembre 1915 au 2 mars 1916, pourront en demander le renouvellement.

Sur présentation du Bon échu, la Caisse municipale paiera immédiatement les intérêts exigibles et ramènera un nouveau Bon, dont la durée sera, à la volonté du porteur, d'un an ou de six mois, quelle que soit la date d'échéance du Bon renouvelé.

L'intérêt annuel du nouveau Bon, net de toute retenue, sera de 5 fr. 25 0/0, s'il a une durée de six mois, et de 5 fr. 50 0/0, s'il a une durée d'un an ; cet intérêt courra à partir du jour de la délivrance du Bon renouvelé. Les porteurs ont donc intérêt à se présenter le jour même de l'échéance de leurs Bons. S'ils laissent s'écouler un certain intervalle entre la date de cette échéance et le jour de la présentation des Bons échus, ils perdront les intérêts qui ne courront pas durant cet intervalle.

Le porteur d'un Bon échu, d'un capital supérieur à cent francs, aura la faculté d'en demander le remboursement pour partie et le renouvellement pour le surplus.

Les demandes de renouvellement des Bons municipaux seront reçues à la Caisse municipale, Caserne Napoléon, rue Lobau, 4 (derrière l'Hotel-de-Ville), de 10 heures à 15 heures.

Le dépôt des Bons à renouveler pourra être effectué à cette Caisse huit jours avant la date d'échéance. Toutefois, dans ce cas, la date des nouveaux Bons partir de laquelle commenceront à courir le nouveau délai de remboursement et les intérêts, sera celle de l'échéance des Bons renouvelés.

POUR LE NOEL ET LES ÉTRENNES ENVOYEZ DES LIVRES AUX POILUS

Le dernier ouvrage de H.-G. WELLS fut écrit à leur intention

La Guerre qui tuera la Guerre (Traduction de GEORGES-BAZILE)

1. vol. pris dans nos bureaux 3 fr. Franco, 3 fr. 25

MARTINI VERMOUTH DE TURIN

Le Meilleur

LES PLANCHES

ÉCHOS

Avez-vous remarqué que tous, ou à peu près tous les spectacles sont à la gaité. Peu à peu, les pièces du répertoire d'avant la guerre reviennent à l'affiche. Une œuvre inédite et ne traitant pas — loin de là — des événements, vient d'être représentée ces jours derniers.

Il semble que le public ne veut pas qu'on parle des batailles et des carnages, il apparaît, comme l'a remarqué Adolphe Brisson dans le Temps, que le public veut de mieux quelques instants, qu'il vient au théâtre, les malheurs actuels.

Pourtant, est-il façon plus délicate de nous ramener à la réalité que cette chanson de Paul Veil, que nous entendîmes à La Chaumière.

L'Heureux Gibier Air : AUPRES DE MA BLONDE.

Avec une becasse Un gros lapin parait L'ouverture de la chasse En brochant le serpolet « Demain, de par le monde Les chasseurs vont courir, Auprés de ma blonde, Auprés de ma blonde, N'ira pas non dormir. »

Il voit la plume immense On des chasseurs nombreux S'avancent en cadence, Poilus et poussieux Ils entonnent une ronde Qu'ils répètent à plaisir : Auprés de ma blonde Qu'il fait, fait bon, fait bon. Auprés de ma blonde Qu'il fait bon dormir.

Mais où sont-ils ? Mystère ! Les voilà disparus, Ils sont entrés sous terre, Partis ! on n'en voit plus, Dans des tertres tout émondé Comme nous doit se tair : Auprés de leur blonde, Ils vont tous dormir.

Et tout ma chère becasse, Nous ne craignons plus rien ; L'ouverture de la chasse Pour nous se passe très bien, C'est paré que le monde devient bon, sans mentir, Il n'y a plus grand monde A tuer les bêtes par plaisir, Auprés de sa blonde, Il n'y a plus qu'à dormir.

Correspondant de M. Georges Feytaud : Mlle Armande Cassive, Marcel Simon et Mme Miller joueront : « Feu la mère de madame, comédie tirée du comble de l'été les polius qui assistent très nombreux à cette matinée. »

Mme Brunet chantera la Marseillaise. Maurice Donnay, de l'Académie Française fera l'allocution.

Théâtre National de l'Odéon. — Rappelons qu'à la représentation du samedi 25 en soirée, le rideau lèvera sur le Bourgeois gentilhomme à 7 heures 30 très précises.

Volés, Bergère. — Après avoir tenu l'affiche pendant plus de trois mois et battu le record des recettes la Revue des Folies n'aura plus que cinq représentations. Avis aux retardataires. La prochaine revue qui passera le 30 courant, comprendra, comme artistes hommes, et comme choristes (titulaires, lui-même) déjà annoncés M. Blancard, M. Morisot, M. Méret, Vetti, et l'éminent comique Caselle, etc. La location est ouverte, aujourd'hui, matinée à deux heures 30.

Aut Variétés. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec Mlle Josselin, ma femme Soignée à 8 heures 15.

Représentation. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec La Puce à l'oreille.

At Gaglioli, 25, rue Caumartin. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec Paris qui change et les chansonniers.

CE SOIR THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE, 20 h. 30, Le Monde où l'on s'ennuie.

OPÉRA, 19 h. 30, Le Bourgeois gentilhomme.

OPÉRA-COMIQUE, 19 h. 30, Carmen.

TRIANGLE-LYRIQUE, 20 h. 15, Pâté d'Aïsaie.

PORTÉ SAINT-MARTIN, 7 h. 30, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche, Matinée : jeudi, samedi dimanche, M. le Bargy, M. André Megard, M. L. Guithier, M. A. Calmettes, Clasis, Cazalis.

Gaité, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer.

Théâtre Américain, 8 h. 30, La Belle Aventure.

Théâtre Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, L'Alibi.

LES PLANCHES

ÉCHOS

Avez-vous remarqué que tous, ou à peu près tous les spectacles sont à la gaité. Peu à peu, les pièces du répertoire d'avant la guerre reviennent à l'affiche. Une œuvre inédite et ne traitant pas — loin de là — des événements, vient d'être représentée ces jours derniers.

Il semble que le public ne veut pas qu'on parle des batailles et des carnages, il apparaît, comme l'a remarqué Adolphe Brisson dans le Temps, que le public veut de mieux quelques instants, qu'il vient au théâtre, les malheurs actuels.

Pourtant, est-il façon plus délicate de nous ramener à la réalité que cette chanson de Paul Veil, que nous entendîmes à La Chaumière.

L'Heureux Gibier Air : AUPRES DE MA BLONDE.

Avec une becasse Un gros lapin parait L'ouverture de la chasse En brochant le serpolet « Demain, de par le monde Les chasseurs vont courir, Auprés de ma blonde, Auprés de ma blonde, N'ira pas non dormir. »

Il voit la plume immense On des chasseurs nombreux S'avancent en cadence, Poilus et poussieux Ils entonnent une ronde Qu'ils répètent à plaisir : Auprés de ma blonde Qu'il fait, fait bon, fait bon. Auprés de ma blonde Qu'il fait bon dormir.

Mais où sont-ils ? Mystère ! Les voilà disparus, Ils sont entrés sous terre, Partis ! on n'en voit plus, Dans des tertres tout émondé Comme nous doit se tair : Auprés de leur blonde, Ils vont tous dormir.

Et tout ma chère becasse, Nous ne craignons plus rien ; L'ouverture de la chasse Pour nous se passe très bien, C'est paré que le monde devient bon, sans mentir, Il n'y a plus grand monde A tuer les bêtes par plaisir, Auprés de sa blonde, Il n'y a plus qu'à dormir.

Correspondant de M. Georges Feytaud : Mlle Armande Cassive, Marcel Simon et Mme Miller joueront : « Feu la mère de madame, comédie tirée du comble de l'été les polius qui assistent très nombreux à cette matinée. »

Mme Brunet chantera la Marseillaise. Maurice Donnay, de l'Académie Française fera l'allocution.

Théâtre National de l'Odéon. — Rappelons qu'à la représentation du samedi 25 en soirée, le rideau lèvera sur le Bourgeois gentilhomme à 7 heures 30 très précises.

Volés, Bergère. — Après avoir tenu l'affiche pendant plus de trois mois et battu le record des recettes la Revue des Folies n'aura plus que cinq représentations. Avis aux retardataires. La prochaine revue qui passera le 30 courant, comprendra, comme artistes hommes, et comme choristes (titulaires, lui-même) déjà annoncés M. Blancard, M. Morisot, M. Méret, Vetti, et l'éminent comique Caselle, etc. La location est ouverte, aujourd'hui, matinée à deux heures 30.

Aut Variétés. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec Mlle Josselin, ma femme Soignée à 8 heures 15.

Représentation. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec La Puce à l'oreille.

At Gaglioli, 25, rue Caumartin. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec Paris qui change et les chansonniers.

CE SOIR THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE, 20 h. 30, Le Monde où l'on s'ennuie.

OPÉRA, 19 h. 30, Le Bourgeois gentilhomme.

OPÉRA-COMIQUE, 19 h. 30, Carmen.

TRIANGLE-LYRIQUE, 20 h. 15, Pâté d'Aïsaie.

PORTÉ SAINT-MARTIN, 7 h. 30, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche, Matinée : jeudi, samedi dimanche, M. le Bargy, M. André Megard, M. L. Guithier, M. A. Calmettes, Clasis, Cazalis.

Gaité, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer.

Théâtre Américain, 8 h. 30, La Belle Aventure.

Théâtre Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, L'Alibi.

LES PLANCHES

ÉCHOS

Avez-vous remarqué que tous, ou à peu près tous les spectacles sont à la gaité. Peu à peu, les pièces du répertoire d'avant la guerre reviennent à l'affiche. Une œuvre inédite et ne traitant pas — loin de là — des événements, vient d'être représentée ces jours derniers.

Il semble que le public ne veut pas qu'on parle des batailles et des carnages, il apparaît, comme l'a remarqué Adolphe Brisson dans le Temps, que le public veut de mieux quelques instants, qu'il vient au théâtre, les malheurs actuels.

Pourtant, est-il façon plus délicate de nous ramener à la réalité que cette chanson de Paul Veil, que nous entendîmes à La Chaumière.

L'Heureux Gibier Air : AUPRES DE MA BLONDE.

Avec une becasse Un gros lapin parait L'ouverture de la chasse En brochant le serpolet « Demain, de par le monde Les chasseurs vont courir, Auprés de ma blonde, Auprés de ma blonde, N'ira pas non dormir. »

Il voit la plume immense On des chasseurs nombreux S'avancent en cadence, Poilus et poussieux Ils entonnent une ronde Qu'ils répètent à plaisir : Auprés de ma blonde Qu'il fait, fait bon, fait bon. Auprés de ma blonde Qu'il fait bon dormir.

Mais où sont-ils ? Mystère ! Les voilà disparus, Ils sont entrés sous terre, Partis ! on n'en voit plus, Dans des tertres tout émondé Comme nous doit se tair : Auprés de leur blonde, Ils vont tous dormir.

Et tout ma chère becasse, Nous ne craignons plus rien ; L'ouverture de la chasse Pour nous se passe très bien, C'est paré que le monde devient bon, sans mentir, Il n'y a plus grand monde A tuer les bêtes par plaisir, Auprés de sa blonde, Il n'y a plus qu'à dormir.

Correspondant de M. Georges Feytaud : Mlle Armande Cassive, Marcel Simon et Mme Miller joueront : « Feu la mère de madame, comédie tirée du comble de l'été les polius qui assistent très nombreux à cette matinée. »

Mme Brunet chantera la Marseillaise. Maurice Donnay, de l'Académie Française fera l'allocution.

Théâtre National de l'Odéon. — Rappelons qu'à la représentation du samedi 25 en soirée, le rideau lèvera sur le Bourgeois gentilhomme à 7 heures 30 très précises.

Volés, Bergère. — Après avoir tenu l'affiche pendant plus de trois mois et battu le record des recettes la Revue des Folies n'aura plus que cinq représentations. Avis aux retardataires. La prochaine revue qui passera le 30 courant, comprendra, comme artistes hommes, et comme choristes (titulaires, lui-même) déjà annoncés M. Blancard, M. Morisot, M. Méret, Vetti, et l'éminent comique Caselle, etc. La location est ouverte, aujourd'hui, matinée à deux heures 30.

Aut Variétés. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec Mlle Josselin, ma femme Soignée à 8 heures 15.

Représentation. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec La Puce à l'oreille.

At Gaglioli, 25, rue Caumartin. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec Paris qui change et les chansonniers.

CE SOIR THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE, 20 h. 30, Le Monde où l'on s'ennuie.

OPÉRA, 19 h. 30, Le Bourgeois gentilhomme.

OPÉRA-COMIQUE, 19 h. 30, Carmen.

TRIANGLE-LYRIQUE, 20 h. 15, Pâté d'Aïsaie.

PORTÉ SAINT-MARTIN, 7 h. 30, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche, Matinée : jeudi, samedi dimanche, M. le Bargy, M. André Megard, M. L. Guithier, M. A. Calmettes, Clasis, Cazalis.

Gaité, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer.

Théâtre Américain, 8 h. 30, La Belle Aventure.

Théâtre Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, L'Alibi.

LES PLANCHES

ÉCHOS

Avez-vous remarqué que tous, ou à peu près tous les spectacles sont à la gaité. Peu à peu, les pièces du répertoire d'avant la guerre reviennent à l'affiche. Une œuvre inédite et ne traitant pas — loin de là — des événements, vient d'être représentée ces jours derniers.

Il semble que le public ne veut pas qu'on parle des batailles et des carnages, il apparaît, comme l'a remarqué Adolphe Brisson dans le Temps, que le public veut de mieux quelques instants, qu'il vient au théâtre, les malheurs actuels.

Pourtant, est-il façon plus délicate de nous ramener à la réalité que cette chanson de Paul Veil, que nous entendîmes à La Chaumière.

L'Heureux Gibier Air : AUPRES DE MA BLONDE.

Avec une becasse Un gros lapin parait L'ouverture de la chasse En brochant le serpolet « Demain, de par le monde Les chasseurs vont courir, Auprés de ma blonde, Auprés de ma blonde, N'ira pas non dormir. »

Il voit la plume immense On des chasseurs nombreux S'avancent en cadence, Poilus et poussieux Ils entonnent une ronde Qu'ils répètent à plaisir : Auprés de ma blonde Qu'il fait, fait bon, fait bon. Auprés de ma blonde Qu'il fait bon dormir.

Mais où sont-ils ? Mystère ! Les voilà disparus, Ils sont entrés sous terre, Partis ! on n'en voit plus, Dans des tertres tout émondé Comme nous doit se tair : Auprés de leur blonde, Ils vont tous dormir.

Et tout ma chère becasse, Nous ne craignons plus rien ; L'ouverture de la chasse Pour nous se passe très bien, C'est paré que le monde devient bon, sans mentir, Il n'y a plus grand monde A tuer les bêtes par plaisir, Auprés de sa blonde, Il n'y a plus qu'à dormir.

Correspondant de M. Georges Feytaud : Mlle Armande Cassive, Marcel Simon et Mme Miller joueront : « Feu la mère de madame, comédie tirée du comble de l'été les polius qui assistent très nombreux à cette matinée. »

Mme Brunet chantera la Marseillaise. Maurice Donnay, de l'Académie Française fera l'allocution.

Théâtre National de l'Odéon. — Rappelons qu'à la représentation du samedi 25 en soirée, le rideau lèvera sur le Bourgeois gentilhomme à 7 heures 30 très précises.

Volés, Bergère. — Après avoir tenu l'affiche pendant plus de trois mois et battu le record des recettes la Revue des Folies n'aura plus que cinq représentations. Avis aux retardataires. La prochaine revue qui passera le 30 courant, comprendra, comme artistes hommes, et comme choristes (titulaires, lui-même) déjà annoncés M. Blancard, M. Morisot, M. Méret, Vetti, et l'éminent comique Caselle, etc. La location est ouverte, aujourd'hui, matinée à deux heures 30.

Aut Variétés. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec Mlle Josselin, ma femme Soignée à 8 heures 15.

Représentation. — Demain dimanche, matinée à 2 heures 30 avec La Puce à l'oreille.

At Gaglioli, 25, rue Caumartin. — Demain dimanche, matin